érudit
www.erudit.org

Compte rendu

« La mort aux trousses »

Ouvrages recensés :

Desfossés, Jacques, *Tous les tyrans portent la moustache*, Triptyque, 1999, 272 p., 22 $.
Jean Bédard, *La valse des immortels*, l'Hexagone, 1999, 120 p., 15,95 $.
Michel Ouellette, *Tombeaux*, L'Interligne, 1999, 122 p., 15,95 $.

par Marie-Claude Fortin

Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire, n° 97, 2000, p. 22-23.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

http://id.erudit.org/iderudit/37358ac

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 novembre 2015 08:18

Desfossés, Jacques, *Tous les tyrans portent la moustache*, Triptyque, 1999, 272 p., 22 $.
Jean Bédard, *La valse des immortels*, l'Hexagone, 1999, 120 p., 15,95 $.
Michel Ouellette, *Tombeaux*, L'Interligne, 1999, 122 p., 15,95 $.

La mort aux trousses

Une fillette fauchée par la maladie, un écrivain qui s'adresse à nous de l'au-delà, un homme faussement accusé de meurtre qui retourne sur les lieux du crime, voici trois romans où la mort donne lieu aux plus étranges rebondissements.

ROMAN
Marie Claude Fortin

COURONNÉ, DÈS SON PREMIER ROMAN, du prix Pierre-Tisseyre (*Pourri comme la gloire*, 1997), Jacques Desfossés a mis deux ans à concocter son deuxième roman. Un livre au titre intrigant, qui ne laisse rien présager de son contenu. En quatrième de couverture, on garde un certain mystère, se contentant de nous annoncer un roman écrit « avec humour, dans ce style éclaté et vitriolique qui lui est propre ». « Un cocktail irrésistible débordant de sexe, de sang et de sangria, le tout mélangé de main de maître sous un ciel tropical. »

Un style tape-à-l'œil

Le livre s'ouvre sur cette amorce accrocheuse : « Je suis mort un mardi soir, tout droit tombé d'un ciel gelé de janvier. » Voilà qui promet, nous disons-nous, avant de poursuivre et de comprendre que celui qui s'adresse ainsi à nous de l'au-delà est un écrivain qui a connu son heure de gloire. Et qui s'apprête à nous dicter, durant notre sommeil, le contenu du roman qu'il n'a jamais eu le temps d'écrire. En souhaitant que l'un de ses lecteurs se réveille « avec un souvenir clair » de ce qu'il nous aura raconté et qu'il en fasse un roman. « Pour être honnête, ajoute-t-il, je vais également vous raconter tout ça parce que je m'emmerde à mort. Le paradis, c'est l'enfer. » Ce n'est qu'après cette mise en situation pour le moins originale, donnée en italique, que le véritable roman commence.

Tous les tyrans portent la moustache raconte le périple de Pierre, romancier qui a connu un certain succès, poussé par son éditeur, Edgar Dutroulx, à écrire un nouveau roman qui renflouera peut-être les caisses des Éditions du Duodénum... À l'instar de son éditeur, notre auteur-narrateur croit que « ce n'est pas l'écriture qui mène à la vie mais la vie qui mène à l'écriture ». Pierre va donc s'envoler pour le Mexique, histoire de bousculer le destin, de changer de décor et de se mettre en situation de vivre des événements qui nourriront son prochain chef- d'œuvre. Évidemment, à peine a-t-il le pied posé sur le sol mexicain que les problèmes commencent. Et que les rencontres fatales se multiplient. Car Pierre attire les femmes aussi facilement que les ennuis. Il est, de son propre aveu, un jeune homme très séduisant. Même qu'il a une gueule « à fendre les gonzesses », rien de moins. Il a, par ailleurs, une idée bien arrêtée sur les « gonzesses » en question. « Une légende, un mythe, voilà ce qui les fait mouiller, ces petites. Encore le principe du mâle dominant, aussi vrai dans la nature que dans les cités d'Occident. » Pour notre sympathique narrateur, une femme est « une biche dans l'enclos » ou, mieux, une « sauterelle de plus dans son sérail ». Voilà pour l'humour, supposons-nous.

Après avoir été arrêté par des soldats moustachus et sadiques (d'où le titre) pour s'être retrouvé en compagnie d'un révolutionnaire, ce qui nous vaut de longues séances de torture minutieusement décrites, notre narrateur se retrouve sans le sou, dépenaillé, sale, sans passeport ni papiers. C'est dans cet état lamentable qu'il fait la rencontre de Carmina, une jeune femme à l'insatiable appétit sexuel qui s'est fait tatouer sur les seins tous les noms des hommes qui l'ont jadis violentée, et qui, Dieu sait pourquoi, veut à tout prix lui venir en aide. Passons les nombreuses péripéties qui s'ensuivent (le « cocktail » en question). Disons seulement que, pour se renflouer, Pierre participe à une « corrida navale » — où les participants doivent valser sur les flots en équilibre instable sur des billots et piquer des dauphins sans chavirer —, remporte le grand prix et devient un héros local ; qu'un milliardaire ébloui le prend sous son aile et se met en tête de l'introduire dans le grand monde mexicain ; qu'il tombe de nouveau amoureux, après avoir perdu Carmina de vue ; qu'il se voit malgré lui mêlé à un meurtre ; qu'un maire homosexuel et sado-masochiste s'éprend de lui ; qu'un obscur policier le poursuit; que tout cela continue jusqu'à la fin en queue de poisson, une fin qui nous force à croire que l'auteur ne savait plus du tout comment se sortir de cette histoire aussi abracadabrante qu'improbable.

Jacques Desfossés

Tous les tyrans portent la moustache est écrit dans un style tape-à-l'œil, qui multiplie *ad nauseam* les jeux de mots faciles (« la milice est pleine de malice. Chacun sait que dans l'armée, qui bosse rosse. Notre bon bourreau faisait ni plus ni moins que son boulot. »). Desfossés rivalise d'imagination pour trouver des tournures qui sortent de l'ordinaire, ce qui nous donne des phrases alambiquées et obscures comme

> *Vu de ma précaire vigie, l'univers horizontal m'apparaissait délicieusement normal. Cependant, je ne pouvais me permettre de laisser mon empressement de le regagner dégénérer en imprudence*

ou piquées de comparaisons débiles (« Les mystères sont comme les sauces : avec le temps, certaines s'épaississent, alors que d'autres s'éclaircissent. »). Non content de torturer la langue, l'auteur va jusqu'à inventer des mots (« Les draps s'écarlatissaient par grosses plaques » ; « J'incrédulisais à vue d'œil » ; « [...] dans ma carrière d'écrivain, explique le narrateur, je ne m'étais jamais étendu sur la couleur des canapés ni sur la limpidité des lustres » ; « "Décrire n'est pas écrire", disais-je à qui voulait bien m'entendre » ; « Si le décor vous intéresse tant, allez voir le film ! »). Pourtant, les scènes de baise, les scènes de torture, de sado-masochisme, sont, elles, décrites avec un luxe de détails inouï.

Un lecteur averti en vaut deux : il faut avoir le cœur solide, et beaucoup de patience, pour passer à travers ce livre qui cache sa vacuité sous de lourds déguisements de roman noir *hard core*. Âmes sensibles, s'abstenir.

Un pari raté

Après cette lecture éprouvante, on entre comme dans un lac frais dans le roman de Jean Bédard, cet auteur intervenant social et philosophe encensé en 1998 pour son *Maître Eckhart* (Stock). Malheureusement, l'effet bienfaisant ne durera pas. Dans ce nouveau livre publié à l'Hexagone, Bédard délaisse le roman historique pour un genre hybride, entre le voyage intérieur et le roman métaphorique, où il mêle philosophie, théologie, mythologie, poésie, pour raconter la douleur d'une femme dont la petite fille vient de mourir. Pari difficile, s'il en est. Que l'auteur n'arrive pas à relever, par manque de clarté, par abus de métaphores sibyllines, par peur, dirait-on, de prendre son sujet de front : la douleur d'une femme qui a perdu son enfant.

Il est vrai qu'il n'est pas facile de dire une telle douleur et de la faire sentir au lecteur. Jean Bédard n'est pas Marie Laberge. Il a choisi de nous livrer le cauchemar que vit son personnage sous forme de visions. Après la mort de sa fille, la narratrice, une institutrice, quitte la Gaspésie et sa maison où elle endurait depuis trop longtemps un mari irascible et violent. Elle s'en va en ville, où elle trouve du travail dans un café. C'est là qu'elle fera la rencontre de deux musiciens, l'un aveugle, l'autre sans voix, qui l'aideront durant sa traversée du désert. Pendant trois jours, elle est aux prises avec des visions cauchemardesques.

Des visions qui nous sont livrées telles quelles, sans mode d'emploi. Au sortir de ce livre, on ne peut s'empêcher de croire que *La valse des immortels* a échappé à l'auteur, en chemin. Qu'il est devenu, faute d'histoire, prétexte à philosopher, à verser dans la spiritualité, à citer Rilke, Nietzsche ou les Saintes Écritures et à réfléchir sur le monde, la mort, la douleur et la misère. Pourtant, c'est quand l'auteur revient sur terre qu'il nous livre le meilleur du roman. Quand il se contente de nous révéler simplement le passé de son héroïne, sa vie en Gaspésie avec son mari, la mort de sa mère.

Dommage, parce que nous aurions pu avoir là une très belle histoire.

Surenchère

Dramaturge, Michel Ouellette a écrit *L'homme effacé* (1997), *Le bateleur* (1995), *French Town* (1994) qui lui a valu le Prix du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada.

Avec *Tombeaux*, il se lance dans l'aventure romanesque pour la première fois. À la base de ce court roman, l'histoire d'un homme qui, accusé injustement de meurtre, a passé sept ans de sa vie en prison. Et qui a fui le Québec pour aller refaire sa vie à Toronto. Il s'appelait Louis Lamothe, il se nommera désormais Louis Snow. C'est sous ce nom que la belle Ella, Iranienne venue elle aussi tenter sa chance en Ontario, le connaîtra. Ils auraient pu vivre un amour heureux, si Ella n'était tombée sur une série de lettres signées Brenda Brindamour et adressées à Louis Lamothe, contenant toutes le même message : « Je veux te dire qui a tué Liane Brûlé ». Rattrapé par son passé, Louis Snow se décide à ouvrir les cahiers intimes que sa mère lui avait légués à sa mort. Résolu à en finir avec ses démons, il trouve le courage de redevenir Louis Lamothe pour s'en aller enquêter sur ses lieux d'origine.

Trahisons, incestes, mensonges, jalousies, folies vont se révéler au cours d'un périple éprouvant et semé d'embûches. Une aventure qui aurait pu être intéressante, si elle ne nous était pas racontée dans une forme inutilement éclatée, alourdie de scènes « théâtrales » et d'allusions à la mythologie. Et si l'auteur n'avait pas succombé à la peur d'ennuyer, typique du premier roman, en tombant dans la surenchère et en dessinant ses personnages à gros traits.

Meilleure chance la prochaine fois.

Voix et images
LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Consacrée à la littérature québécoise, ***Voix et Images*** est publiée trois fois l'an par le Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Chaque numéro comprend un dossier sur un écrivain ou une écrivaine, ou sur un thème spécifique, des études sur des œuvres de la littérature québécoise et des chroniques sur l'actualité littéraire.

1 an (3 numéros):
Canada, 35 $; étranger, 40 $; étudiant, 21 $.

2 ans (6 numéros):
Canada, 63 $; étranger, 73 $; étudiant, 37 $.

Le numéro: n^os 1 à 32: 5 $; n^os 33 à 62: 10 $; n^os 63 et +: 13 $ (taxes en sus)

Collection:
Soixante (60) numéros, au prix de 300 $.

Les chèques ou mandats doivent être faits à l'ordre de:
Service des publications
Université du Québec à Montréal
C.P. 8888, succursale « A »
Montréal (Québec)
H3C 3P8
Canada
Téléphone: (514) 987-7747